

M. DE TALLEYRAND

C'est à Marseille les 24 et 25 mai 1838, que Beyle, ayant lu dans les Débats du 21 mai l'annonce de la mort de Talleyrand, écrivit cette courte notice, bientôt abandonnée. On en trouve le manuscrit à la bibliothèque de Grenoble sous la cote R. 303. M. Louis Royer a publié ces pages dans le Figaro du 2 janvier 1926, puis en appendice de son édition de Napoléon chez Champion.

H. M.



M. DE TALLEYRAND

M. DE TALLEYRAND¹ était un homme d'infiniment d'esprit qui manquait toujours d'argent. En ce sens, c'était un vrai grand seigneur ; il n'avait aucun ordre dans ses affaires, aucune prudence.

Homme très fin, sans illusions et sans passion aucune, autre que celle de tenir une grande maison et de vivre en homme de haute extraction, il eut de grands avantages sur les hommes passionnés et peu élégants qui avaient fait la Révolution. Remarquez que M. de Talleyrand n'eut affaire sérieusement à ces gens-là que quand ils se furent vendus à l'Empereur. M. de Talleyrand n'eût peut-être pas su prendre un pareil ton de supériorité envers les Danton, les Sieyès, les Carnot. Mais comment était rempli le Conseil d'État en 1802, 4, 6 ? D'hommes qui avaient changé leurs convictions et qui, plus tard, se laissaient faire comtes.

¹. Par impatience des grandes phrases des Débats. — *Made*, jeudi, une page. Vendredi matin le reste.

C'est avec ces gens-là que M. de Talleyrand eut à traiter de 1800 jusqu'à l'époque de sa disgrâce. Il les voyait venir d'une lieue. Un instant, il avait fait la cour à Barras, mais Barras était grand seigneur et avait des airs de bonne compagnie, ce qui consolait M. de Talleyrand. D'ailleurs, Barras, fort incapable, avait besoin de l'esprit de M. de Talleyrand et le comprenait.

Je me souviens qu'un général en faveur au palais des Tuileries eut occasion d'aller chez M. de Talleyrand. Il le trouva qui se faisait coiffer à la fois par deux valets de chambre ; chacun s'occupait d'un des côtés de cette bonne tête. Le général fut même un peu couvert de poudre, mais il ne le trouva point mauvais, tant était grand en France l'empire des grandes manières. En deux heures, tout l'intérieur des Tuileries fut rempli du récit de la toilette du Prince. Sa considération s'en augmenta.

D'ailleurs, à quoi bon le dissimuler ? Il y avait du parvenu dans Napoléon. Il écoutait M. de Talleyrand d'une tout autre façon que les Crétet, les Defermon, les Regnault de Saint-Jean-d'Angély, les aigles de son Conseil d'État, alors le corps influent. Napoléon voulant se faire roi et ne pas être *ridicule*, savait que M. de Talleyrand lui dirait des choses pour éviter ce grand écueil que lui, Napoléon, ne

pouvait deviner et qu'il pouvait encore bien moins demander aux *petites gens* qui dirigeaient tous les ministères.

M. de Talleyrand fortifiait son empire plutôt par des paroles que par des actions et plutôt par des façons de grand seigneur que par des mots.

Un jour d'été, Napoléon, alors au comble de sa puissance, travaillait sous l'ombre des grands arbres du parc réservé de Saint-Cloud. Tous les ministres étaient arrivés de Paris à Saint-Cloud et ils venaient successivement apporter leur portefeuille sur la petite table de jeu que Napoléon avait fait placer dans la partie la plus sombre de l'allée. Il demanda plusieurs fois M. de Talleyrand, chargé d'une affaire particulière. Enfin tous les ministres expédiés, M. de Talleyrand n'arrivait point. On avait apporté de fort belles cerises à l'Empereur qui les mangeait en colère. Enfin, M. de Talleyrand paraît en boitant à l'extrémité de l'allée. Napoléon regardait avec des yeux furieux. Le Prince fait trois saluts :

— Vous m'avez fait attendre, Monsieur.

M. de Talleyrand salue, puis, s'approchant tout à fait de la table de jeu, prend une cerise :

— Sire, Votre Majesté a les plus belles cerises de son Empire.

Ce qui diminue le prix de cette hardiesse, c'est que si l'Empereur se fût fâché, M. de Talleyrand, lui, ne se serait pas fâché. Il n'était point autrement sensible aux insultes.

Toutes les grandes phrases que l'on bâtit à Paris sur le grand caractère, sur les projets, sur la *croyance politique* de M. de Talleyrand portent à faux et sont faites par des gens qui ne l'ont point pratiqué. M. de Talleyrand ayant habituellement besoin d'argent, tirait parti de toutes les circonstances pour être employé, et avait de l'argent.

Exilé au milieu de ces bêtes féroces, de ces *petites gens* qu'à son grand étonnement il voyait remplir les Tuileries, il n'avait qu'un but, se faire une position passable au milieu de ces êtres dangereux.

Et sans la faiblesse du duc de Rovigo qui se laissait éblouir par les grandes façons du Prince, il eût été arrêté en 1814, avant la prise de Paris, et son élégance eût fini par être dominée par leur énergie. Mais, à cette époque, Napoléon ne voulait déjà plus des hommes énergiques.

Le suprême bonheur de M. de Talleyrand, après celui de réunir un million et de le dépenser, était celui de mystifier les petites gens. Ainsi, dans les premiers mois du Consulat, il persuadait à Napo-

l'éon que le peuple de Paris ne reconnaît pour roi que le souverain qu'il voit chasser. M. de Talleyrand, partant de cette idée qu'il avait su cultiver, parvint à donner à Napoléon une chasse au sanglier dans le bois de Vincennes. Ces sangliers étaient des cochons qu'on avait laissés deux jours sans leur donner à manger pour les rendre féroces. Loin de prendre la fuite et de se mettre en défense contre les chevaux, quand ces pauvres bêtes entendirent du bruit, elles crurent qu'on leur apportait enfin à manger et se jetèrent au-devant des épieux. Outre les sangliers, on avait rempli le bois de lapins domestiques qui, mourant de faim, s'approchaient en sautant et se livraient aux coups de fusil.

Si jamais Napoléon a été ridicule, ce fut ce jour-là. M. de Talleyrand était au comble de la joie. Elle était augmentée par la nécessité où il était de parler sans cesse à Napoléon afin qu'il ne s'avisât point de prendre le mauvais côté de la chose.

D'autres raconteront comme quoi Napoléon, arrivant au pouvoir le 19 brumaire, trouva ridicule que la France reçût chaque mois de l'Espagne une avance d'un million. Il voulait écrire sur-le-champ au roi d'Espagne pour renoncer à ce tribut.

— Mais la lettre d'un homme tel que le

général Bonaparte constatera la chose pour la postérité.

— Vous avez raison ; parlez à l'ambassadeur d'Espagne.

Les méchants ont prétendu que la générosité ne fut annoncée *qu'à demi*, et le million par mois, qu'on paya toujours, fut partagé entre qui de droit.

M. de Talleyrand n'a donc eu aucun plan, aucune grande aspiration. Mais comme il portait dans la politique l'extrême finesse avec laquelle il gagnait sa vie, il s'aperçut facilement que l'alliance anglaise était la seule convenable pour la France.

L'adresse de M. de Talleyrand ne l'a réellement conduit à de grandes choses qu'à Vienne, lorsque, avant Waterloo, il empêcha les rois de l'Europe de prendre peur et les força à *marcher vite et à ne pas laisser à l'homme le temps de s'établir*. Plus tard, il s'est vengé avec esprit de Charles X.

Il n'était pas l'auteur de ses bons mots. On mettait sur son compte ceux que Paris produit toujours et il ne les adoptait qu'après deux ou trois jours, quand leur succès était assuré. *Il n'y a qu'un Français de plus*, mot fait pour le comte d'Artois, et dont ce prince fut sur le point de se fâcher, n'est pas du Prince, mais

d'un homme d'esprit auquel le Prince l'avait commandé.

A son manque d'argent près qui pouvait le conduire à tout, M. de Talleyrand était obligeant ; il avait une rare coquetterie, même avec les subalternes. Se fût-il trouvé seul dans un passage avec un domestique, il cherchait à le flatter et à l'étonner.

Le mauvais côté moral de cette longue vie de Scapin, c'est que maintenant, dès qu'un employé vole cent louis, au lieu de voir les galères en perspective, il dit : « Bon, j'imitte M. de Talleyrand¹. »

UN ANCIEN OFFICIER.



1. Par indignation des grandes phrases. *Made, the first page the 24* au soir mourant de fatigue et l'esprit plein de Dolorès Seral*. Le reste de 10 à 11. Dicté de midi ½ à 1 h. ½ le 25 mai 1838.

* Stendhal venait de voir, à Marseille, où il se trouvait, les danses espagnoles de Dolorès Seral. N. D. L. E.